

PERSPECTIVE FILMS, IOTA PRODUCTION & JOUR2FÊTE présentent

PAUL BARTEL

SOLÈNE RIGOT

LES RÉVOLTÉS

UN FILM DE SIMON LECLÈRE

AU CINÉMA LE 15 JUILLET

PERSPECTIVE FILMS, IOTA PRODUCTION & JOUR2FÊTE présentent

LES RÉVOLTÉS

UN FILM DE SIMON LECLÈRE

Distribution

JOUR2FÊTE

Sarah Chazelle
Étienne Ollagnier
9, rue Ambroise Thomas
75009 Paris
01 40 22 92 15
contact@jour2fete.com

Presse

CINÉ-SUD PROMOTION

Claire Viroulaud
Assistée de Mathilde Cellier
5, rue de Charonne
75011 Paris
01 44 54 54 77
claire@cinesudpromotion.com

Durée du film 1H20

SORTIE LE 15 JUILLET 2015



SYNOPSIS

À 19 ans, Pavel travaille à l'usine locale comme son père et son grand-père avant lui. Son temps libre, il le passe sur les bords de Loire avec Anja, son amie d'enfance dont il est aujourd'hui secrètement amoureux. Si Anja rêve d'émancipation et s'apprête à passer son bac, Pavel n'est pas inquiet : ils ont grandi ensemble, ils vieilliront ensemble. Mais alors qu'un plan social est annoncé à l'usine, Anja se laisse séduire par Antoine, le fils du patron. Pour la première fois de sa vie, Pavel n'est plus sûr de rien.



ENTRETIEN AVEC SIMON LECLÈRE



Quel est votre parcours de cinéma ?

J'ai réalisé deux courts métrages avant de créer une société de production à Orléans, destinée au départ à produire mes propres films. Mais des réalisateurs m'ont sollicité et je suis ainsi devenu producteur, un peu par hasard, d'une dizaine de films, principalement des documentaires. J'avais néanmoins le désir de revenir à la réalisation, à la fiction, cette fois par le long métrage. Pour m'en donner les moyens, j'ai cessé mon activité de producteur et me suis inscrit à un atelier d'écriture à la Fémis, en 2007. À l'époque, le projet *Les révoltés* comportait davantage de personnages, de lignes de récit et un volet polar plus développé.

Quelle est la genèse du film ? En quoi vous est-il personnel ?

Depuis longtemps, j'avais l'idée d'un personnage qui a du mal à trouver sa place, met en scène sa disparition et, à l'écart, retrouve prise sur le monde. Des éléments d'histoire familiale sont venus se greffer à cette idée un peu abstraite. Mon grand-père est un ancien responsable syndical. Très fier des luttes et des avancées sociales de l'après-guerre, il observe depuis trente ans, atterré, la dégradation continue des conditions de travail. J'ai eu envie de poser un regard sur cette régression, de parler de l'usine, du milieu ouvrier aujourd'hui. Mais je voulais le faire de manière romanesque, sans misérabilisme, en considérant mes personnages comme de vrais héros de fiction, caractérisés par leurs affects, leurs contradictions, pas seulement par leur condition sociale. Je souhaitais également m'adresser à un large public en ménageant différentes portes d'entrée dans le film : le conflit social, le polar, l'histoire d'amour...

Justement votre film embrasse tous ces registres, de la chronique syndicale à la romance : comment le définiriez-vous ?

Je l'ai longtemps défini comme un « polar social » même s'il ne subsiste aujourd'hui du polar que quelques figures de style. La référence constante, c'était la tragédie, qui m'autorisait à aller vers des extrêmes, notamment le meurtre, mais aussi à travailler l'absurde, à assumer certaines ficelles narratives et une forme d'irréalisme.

Pourquoi ouvrir votre film sur les jeux d'enfants d'Anja et de Pavel ?

Cette scène d'ouverture décrit d'emblée le lien qui unit les deux personnages, ce qui me permet d'économiser du temps d'exposition par la suite. Elle donne à leur relation un passé, une épaisseur et une potentialité d'évolution. Elle permet aussi de poser un décor, cette baraque abandonnée dans laquelle Pavel et Anja se retrouveront plus tard, de le charger d'une histoire commune. Et d'installer la Loire.

Malgré son ancrage social, votre film ne s'inscrit pas dans un réalisme pur...

Que Pavel réussisse à faire croire à sa propre mort n'est pas totalement réaliste. D'autant qu'il reste là, à proximité... Mais je me suis attaché à rendre la chose crédible. Cet entre-deux, ces « limbes » ouvrent des perspectives intéressantes : la possibilité d'observer le monde depuis l'extérieur, d'agir en toute impunité... Présumé mort, Pavel ne s'est jamais senti aussi vivant. Cette liberté est trompeuse, bien sûr. C'est une autre forme d'enfermement. Une bulle. Si Pavel réapparaît, la bulle éclate.

Pavel devient une force agissante, invisible, inquiétante pour les "vivants"...

Pavel est un personnage plutôt passif avant sa disparition. Il devient actif et acteur une fois qu'il a largué les amarres.

Roland, le père de Pavel, est quant à lui très en retrait. Il semble avoir renoncé. Son fils se met à son tour en quête de vérité. Cette transmission était-elle au cœur de votre projet ?

Le film retrace un parcours initiatique qui s'incarne dans une prise de conscience politique. Il fait le constat d'un éparpillement de la lutte sociale et finalement de la victoire du patronat (ou plutôt de l'actionnariat). Victoire rendue possible par une ingénierie financière dont la complexité est l'arme la plus puissante. Comment comprendre aujourd'hui ce qui se passe, « comment ça marche » ?





Les usines changent de mains tous les cinq ans, le patron est invisible, le directeur n'est lui-même qu'un employé. Les ouvriers ne savent plus contre qui, contre quoi se battre. Roland s'est beaucoup battu, il a perdu, il essaie de comprendre pourquoi. Mais il s'est replié sur lui-même, n'a plus de prise sur ce qui se passe à l'usine. Pavel endosse le rôle de passeur.

La quête de justice sociale de Pavel contribue à réhabiliter son père. Floué, humilié, Roland a choisi de s'automutuer dans une pulsion nihiliste...

En prenant conscience de ce « suicide professionnel », Pavel change de regard sur son père, qu'il voyait comme un perdant. Il comprend que la lutte s'est déplacée. On peut imaginer, espérer qu'après la mort de Pavel, Anja reprendra le flambeau à son tour.

Diriez-vous que c'est un film de vengeance sociale : celle des ouvriers sur le patronat ?

Une vengeance avortée, dans ce cas... Que le père mette la main dans la machine pouvait être perçu comme un acte de lâcheté, de désertion. Mais Pavel finit par en percevoir la dimension politique. Ça lui donne une énergie, peut-être un désir de revanche.

Le père semble être le seul bastion d'intégrité dans un film où tous les autres personnages mentent et sont corrompus...

Je parlerais d'aliénation plutôt que de corruption. Le monde du travail a évolué de telle manière que les salariés sont aujourd'hui amenés à se dresser les uns contre les autres. Simplement pour garder leur place. Roland a préféré



« démissionner » plutôt que de devoir se battre contre ses propres camarades. En ce sens, il est resté fidèle à ses convictions. Mais il a quitté le champ de bataille. L'arrière-plan du film, c'est une histoire de rachat par effet de levier (LBO) puis de délocalisation. Ce mode de transmission d'entreprise, qui se répand comme une traînée de poudre ces dernières années, relève de stratégies de profits à court terme. On s'endette auprès des banques pour racheter une entreprise, on licencie un tiers du personnel... et on revend cinq ans plus tard avec un gros bénéfice. La perversion du système réside dans ce postulat, suicidaire à long terme, que moins une entreprise a de salariés, plus elle a de valeur.

Rivalité amoureuse, lutte des classes, figure écrasante du patronat : les rapports de domination sont au centre des relations entre les personnages... La scène où le fils Martinsson dénude Anja dans les bois puis la rejette cristallise tous ces enjeux de pouvoirs amoureux et sociaux à l'œuvre dans votre film...

Quand on met en scène des ouvriers et des patrons, le danger est d'être manichéen. Et en même temps, il ne faut pas que ce danger vous empêche de regarder la réalité en face. À ce moment du film, le spectateur sait le jeune homme humilié dans son amour-propre. À l'humiliation amoureuse, il répond par l'humiliation sociale. Je suis très admiratif du jeu de Pierre Boulanger dans cette scène avec Solène Rigot. D'autant que c'était leur première scène ensemble. Tout, absolument tout passe dans le regard qu'il lui jette avant de la planter là.

Comment s'est imposé le choix de Solène Rigot pour le personnage d'Anja ?

Le casting s'est étalé sur deux ans. J'ai vu beaucoup de comédiennes de 18-20 ans. À l'inverse des garçons, la plupart étaient déjà très matures, très professionnelles. Quand Solène est arrivée, elle est restée elle-même, n'a rien essayé de me vendre. C'est ce que j'ai aimé. Sa vie ne tourne pas autour du cinéma, elle fait de la musique en parallèle. Elle a une légèreté, un détachement - en dehors bien sûr de ses qualités de comédienne - qui donnent envie de travailler avec elle. Il y a aussi chez elle l'association d'un physique et d'une voix plutôt éloignés des canons d'aujourd'hui, qui lui confèrent une personnalité singulière.

Comment avez-vous rencontré Paul Bartel, qui joue Pavel ?

Il m'a été présenté par la directrice de casting, Christel Baras. Paul est avant tout une boule d'énergie. Au quotidien, il est l'archétype du « jeune d'aujourd'hui » (voire de demain...), connecté aux différents réseaux plutôt qu'aux

gens qui l'entourent. Et pourtant, dès que la caméra tourne, il est là, et il est juste. Et puis il a ce truc indéfinissable, cette présence, cette photogénie, cette vibration à l'écran, qui donnent du sens à l'expression « magie du cinéma ». Sa personnalité est très différente de celle de Solène. J'avais peur que ça ne colle pas entre eux. Mais ils se sont trouvés très vite.

Pourquoi vos personnages portent-ils des prénoms à consonance slave ?

C'est une scorie du scénario originel, dans lequel j'essayais de faire exister un arrière-plan lié à l'immigration polonaise des années 20, dont j'avais parcouru l'histoire dans le cadre d'un autre projet. C'est subliminal dans le film mais ce n'est pas un problème, je crois, parce que ça l'est également dans les esprits. Pavel et Anja n'ont pas construit leur identité autour de cette origine polonaise. Et pourtant, leurs prénoms en portent encore la mémoire. J'aime cette idée.

La noirceur domine le film dans son ensemble, à laquelle s'ajoute l'évolution négative du syndicaliste interprété par Gilles Masson...

Gilles est avant tout un acteur de théâtre, même s'il a eu des expériences au cinéma. Je cherchais un ogre. Et Gilles a ce côté massif, menaçant. Mais doux et fragile aussi. Malgré la noirceur de son personnage, il réussit à susciter l'empathie. J' imagine Maciek comme un syndicaliste à bout de souffle, étouffé par les couleuvres qu'il a dû avaler au fil des années. Mais qui veut vivre. Et la seule manière pour lui de se convaincre qu'il a fait les bons choix, c'est encore d'éliminer la contradiction. La violence qu'il libère à la fin du film est au moins autant dirigée contre lui-même que contre Pavel. Et ça ne sauve pas l'usine. Je voulais aller au bout de cette logique de la tragédie, avec tout ce qu'elle peut avoir d'absurde.

Votre bande-son et votre photographie sont très travaillées. Comment les avez-vous pensées ?

Je les ai très peu pensées... On les a construites au fur et à mesure. J'avais des envies assez vagues : une lumière qui ne soit pas plate, une image qui ne soit pas lisse. Je voulais du contraste, de vraies nuits, noires, ne pas sentir les projecteurs planqués derrière les arbres. Des jours presque surexposés, sentir le soleil, des couleurs saturées. C'est en cherchant qu'on a trouvé. De même pour la bande-son. Je me méfie beaucoup de la musique dans les films, peut-être parce que j'y suis très sensible et que j'ai des réticences à lâcher prise, à me laisser aller à mes émotions. Je ne savais pas vraiment ce que je voulais mais je savais ce que je ne voulais pas ! Rémi Boubal a dû « composer » avec ça. Je ne voulais





pas d'une musique arbitraire, qu'on sente arriver ou qu'on sente partir. Je voulais une musique qui émerge du direct et y replonge de manière transparente. Mécanique dans les bois, organique à l'usine. Finalement tout ça s'est entremêlé au montage en allant chercher le mécanique dans l'organique et inversement.

Il y a une grande fluidité dans la circulation entre les différents décors. Comment l'avez-vous conçue ?

Dans cette idée de tragédie, de théâtralité, j'ai envisagé les décors comme des espaces scéniques. D'une certaine manière je voulais faire un film de guerre, dans lequel les décors sont avant tout des bastions à prendre ou à défendre. La difficulté, c'est que je connaissais bien ces décors de bords de Loire, pour y avoir grandi. J'ai dû m'en détacher afin de reconstituer un espace fictionnel

cohérent à partir de décors parfois très éloignés les uns des autres, tout en essayant de lier ces espaces par la mise en scène, de filmer les personnages dans leur circulation d'un espace à un autre.

Pavel veut laisser une trace de son passage, à travers la casquette de syndicaliste qu'il suspend dans l'atelier de son père...

La fin du film est de fait très ouverte. Mais je ne voulais pas que ces quelques jours de clandestinité séparant la disparition de Pavel de sa mort restent ignorés de ses proches, et notamment de Roland. Je voulais qu'une reconnexion s'amorce. En laissant cette casquette à l'intention de son père, Pavel veut lui dire qu'il « a été ici », même un court moment. Qu'il a repris le flambeau. Qu'il a trouvé sa place.



SIMON LECLÈRE (auteur et réalisateur)

Simon Leclère réalise son premier court métrage, *En attendant*, en 1997. En 2001, il crée à Orléans la société Alter Ego et produit au cours des cinq années suivantes une dizaine de films, fictions et documentaires. *Les révoltés* est son premier long métrage.

LONG MÉTRAGE

2014 *LES RÉVOLTÉS*, LM, Perspective Films

COURT-MÉTRAGE

2009 *LES VIVANTS*, CM, autoproduction

2007 *MINIMUM VITAL*, DOC, Cent Soleils

2006 *L'ARCHE DE NOÉE*, DOC, Alter Ego

2002 *L'ADIEU AU PIRATE*, CM, Alter Ego

1999 *LA MORT DANS L'ÂME*, CM, Ostinato Production

1997 *EN ATTENDANT*, co-réalisation Jan Speckenbach, CM, Ostinato Production

PAUL BARTEL (Pavel)

Né en 1994, Paul Bartel a toujours su qu'il voulait être acteur. Enfant, il suit des cours de théâtre aux ateliers de Châteauroux puis d'Orly. Il fait ses débuts au théâtre en 2008, puis à la télévision et tourne en 2010 dans son premier long métrage.

CINÉMA, LONG MÉTRAGE

2015 *AMIS PUBLICS N°1* d'Édouard PLUVIEUX (en tournage)

2014 *WEEK-ENDS* d'Anne VILLACEQUE

2014 *DE CHAIR ET DE SANG* d'Isild Le BESCO

2014 *LES RÉVOLTÉS* de Simon LECLÈRE

2013 *LES PETITS PRINCES* de Vianney LEBESQUE

Nommé au César 2014 du Meilleur jeune espoir masculin

2011 *MICHAEL KOHLASS* d'Arnaud DES PALLIÈRES

2010 *LES GÉANTS* de Bouli LANNERS

Bayard d'Or du Meilleur Comédien (Festival international du Film Francophone de Namur)

THÉÂTRE

2008 *DIS QU'AS TU FAIT TOI QUE VOILÀ TA JEUNESSE*

Mise en scène : écriture collective sous la direction de Guillaume HASSON

TÉLÉVISION

2014 *TU ES MON FILS* de Didier LE PÊCHEUR - TF1

2012 *PUNK* (rôle principal) de Jean-Stéphane SAUVAIRE





SOLÈNE RIGOT (Anja)

Née en 1992, Solène rentre dès l'âge de 13 ans à l'ENACR aux jeunes confirmés (École de cirque). Son agent la repère lors d'une représentation à 16 ans, elle tournera son premier long métrage en 2011. Elle est aussi membre du groupe de musique Mr Crock.

CINÉMA, LONG MÉTRAGE

- 2015 *SAINT-AMOUR* (en tournage) de Gustave KERVERN et Benoît DELÉPINE
- 2014 *LES RÉVOLTÉS* de Simon LECLÈRE
- 2013 *TONNERRE* de Guillaume BRAC
- 2013 *LULU, FEMME NUE* de Solveig ANSPACH
- 2013 *LA BELLE VIE* de Jean DENISOT
- 2013 *PUPPYLOVE* de Delphine LEHERICEY
- 2012 *RENOIR* de Gilles BOURDOS
- 2011 *LA PERMISSION DE MINUIT* de Delphine GLEIZE
- 2011 *17 FILLES* de Delphine et Muriel COULIN

GILLES MASSON (Maciek)

Gilles Masson a passé de nombreuses années sur les planches de théâtre sous la direction de grands noms tels que Didier-Georges Gabily, Christophe Pertont, Bernard Sobel, Alain Béhar, ou Gérard Desarthe. En parallèle il tourne pour la télévision et pour la première fois au cinéma dans le film *Aria* de Robert Altman en 1987. Il jouera par la suite pour Olivier Assayas, Jean-Pierre Jeunet ou encore Philippe Lioret. Gilles Masson est aussi scénographe, plasticien, photographe, auteur, et dirige aujourd'hui la compagnie Hybride avec la metteure en scène Virginie Lacroix.

CINÉMA, LONG MÉTRAGE

- 2014 *LES RÉVOLTÉS* de Simon LECLÈRE
- 2010 *LES HOMMES LIBRES* de Ismaël FERROUKHI
- 2010 *DANS LA TOURMENTE* de Christophe RUGGIA
- 2008 *WELCOME* de Philippe LIORET
- 2007 *LES DEUX MONDES* de Daniel COHEN
- 2003 *UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES* de Jean-Pierre JEUNET

THÉÂTRE

- 2013 *EN ATTENDANT GODOT* de Marie LAMACHÈRE
- 2012 *LE PAPILLON TRANSPARENT EST MON ESPOIR* de Sellig NOSSAM
- 2012/13 *LES TENTATIVES D'ALIOCHA* de Guy DELAMOTTE
- 2011 *CAMILLE CLAUDEL* de Sylvie FERRO & Gérard DESARTHE





MR. CROCK (Musique)

Solène Rigot : accordéon, chœur et clavier

Christelle Canot : guitare et chant

Walter Laguerre : guitare et chant

Benjamin Zana : clavier, chœur et basse

Marc Sanchez : batterie

Après avoir sorti 2 EP auto-produits, Mr. Crock a su façonner une identité riche et musicale qu'ils font évoluer sur leurs nouvelles compositions, avec une production plus moderne. Après des passages sur *Le Mouv'* de leur premier single Mr. Crock, le groupe continue son ascension en façonnant des titres à l'efficacité redoutable et à l'univers si particulier qui les caractérise. Des *Inrocks* à *France Inter*, les médias soulignent cette authenticité et cette soif de découverte.

Un projet qui se veut donc original, où se mêlent deux voix leads poussées par des chœurs et où les Moogs répondent à l'accordéon quand les guitares se font l'écho de sonorités plus electro. Leur nouvel EP, *Exotic Pilgrimage*, sort le 28 mai 2015.

LISTE ARTISTIQUE

Pavel	Paul Bartel
Anja	Solène Rigot
Maciek	Gilles Masson
Antoine	Pierre Boulanger
Samuel	Hugo Zermati
Denis	Jean-Paul Comart
René	Jean-Pierre Gos
Betty	Bénédicte Loyen
Roland	Thierry Levaret
Cathy	Laura Benson
Hans	Jean-Paul Bordes

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Simon Leclère
Scénario	Simon Leclère
Image	Pascale Marin
Musique	Rémi Boubal
Musique additionnelle	Mr. Crock
Son	Thomas Grimm-Landsberg
Décors	Erwan Le Floc'h
Costumes	Julia Bourlier
Casting	Christel Baras
Production	Perspective Films

